

W. G. Sebald  
Austerlitz



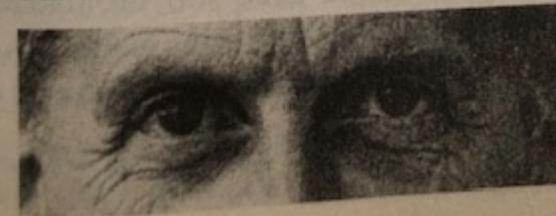
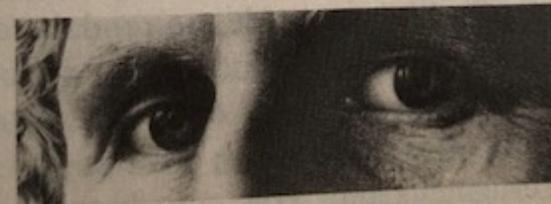
Dans la seconde moitié des années soixante, pour des raisons tenant en partie à mes recherches et en partie à des motivations que moi-même je ne saisis pas très bien, je me suis rendu à plusieurs reprises d'Angleterre en Belgique, parfois pour un jour ou deux seulement, parfois pour plusieurs semaines. Au cours de l'une de ces excursions belges, qui toujours me donnaient l'impression de voyager très loin en terre étrangère, je me retrouvai, par un jour radieux de l'été commençant, dans une ville qui jusqu'alors ne m'était connue que de nom, Anvers. Dès l'arrivée, lorsque le train franchit à faible allure le viaduc flanqué des deux côtés de bizarres tourelles pointues pour s'immobiliser sous la sombre verrière de la gare, je fus saisi par un sentiment de malaise qui persista tout le temps que dura mon séjour en Belgique. Je me rappelle encore que mes pas incertains m'ont mené en zigzag par les artères du centre-ville,

Jeruzalemstraat, Nachtegaalstraat, Pelikanstraat, Paradijsstraat, Immerseelstraat et beaucoup d'autres rues et ruelles, et que finalement, en proie aux maux de tête et aux idées noires, j'ai trouvé refuge dans le jardin zoologique de l'Astridplein, à proximité immédiate de la gare centrale. En attendant d'aller un peu mieux, je suis resté assis dans la pénombre, sur un banc près d'une volière où serins et pinsons s'agitaient en tous sens dans une débauche de couleurs. L'après-midi déclinait lorsque j'ai traversé le parc et suis entré pour finir au Nocturama, rouvert depuis seulement quelques mois. Mes yeux ont mis un bon moment à s'habituer à l'obscurité artificielle qui règne en ce lieu et à distinguer derrière les vitres les différents animaux vivant leur vie crépusculaire à la lueur d'une lune blafarde. Je ne sais plus exactement quelles espèces j'ai vues au Nocturama d'Anvers. C'étaient sans doute des chauves-souris et des gerboises venues d'Égypte ou du désert de Gobi, des hérissons, des chouettes et des grands ducs de nos contrées, des sarigues australiennes, martres des bois, loirs et makis sautant de branche en branche, s'affairant sur le sol de sable jaune et gris ou encore disparaissant soudain dans un bouquet de bambous. Le seul animal dont j'aie à dire vrai gardé le souvenir est le raton laveur que j'observai longuement, assis la mine sérieuse au bord d'un ruisseau, occupé à laver et relaver sans cesse la

même tranche de pomme, comme s'il espérait, par ce nettoyage d'une méticulosité outrancière, échapper au monde factice dans lequel il s'était retrouvé, à son insu en quelque sorte.



Des animaux hébergés dans le Nocturama, il me reste sinon en mémoire les yeux étonnamment grands de certains, et leur regard fixe et pénétrant, propre aussi à ces peintres et philosophes qui tentent par la pure vision et la pure pensée de percer l'obscurité qui nous entoure.



Prague. Au premier regard elle avait cru, commenta Věra, dit Austerlitz, que les deux personnages en bas dans le coin gauche étaient Agáta et Maximilian — on ne les reconnaissait



pas bien en raison de leur extrême petitesse — mais, ensuite, elle avait naturellement remarqué qu'il s'agissait de quelqu'un d'autre, par exemple l'impresario ou un magicien avec son assistante. Elle s'était demandé quel genre de spectacle avait pu être donné à l'époque devant ce décor inquiétant et elle avait pensé, à cause du paysage de haute montagne à l'arrière-plan et du chaos de la forêt, que ce pouvait être *Guillaume Tell*, *La Sonnambula* ou encore la dernière pièce d'Ibsen. Le garçonnet suisse m'est apparu avec sa pomme sur la tête ; j'ai vécu l'instant de terre où la passerelle cède sous le pied d'Amina ; et j'ai pressenti que, des parois rocheuses, tout là

haut, allait se détacher l'avalanche qui engloutirait dans les profondeurs les pauvres égarés (ou bien étaient-ils seulement venus d'eux-mêmes dans cette contrée inhospitalière ?). Des minutes passèrent durant lesquelles, dit Austerlitz, je crus aussi voir l'amas de neige dévaler la pente, et quand j'entendis de nouveau Věra, elle parlait du caractère insondable propre à ces photographies arrachées soudainement à l'oubli. On avait l'impression, dit-elle, que quelque chose bougeait en elles, on avait l'impression d'entendre des *gémissements de désespoir*, comme si les images elles-mêmes avaient une mémoire, se souvenaient de nous et nous rappelaient comment nous, les survivants, et les autres, ceux qui ne séjournaient plus parmi nous, avions été au temps jadis. Oui, dit Věra après avoir ménagé une pause, et là, sur cette autre photographie, c'est toi, Jacquot, en février 1939, environ six mois avant ton départ de Prague. Tu avais eu le droit d'accompagner Agáta à un bal masqué, donné dans la maison d'un de ses admirateurs influents, et pour l'occasion on t'avait confectionné ce costume tout blanc. Jacquot Austerlitz, *páže růžové královny*, peut-on lire au dos, écrit de la main de ton grand-père, qui était en visite à ce moment-là. La photo était posée devant moi, dit Austerlitz, mais je n'osais pas y toucher. Constamment tournoyèrent dans ma tête les mots *páže růžové královny*, *páže růžové královny*,

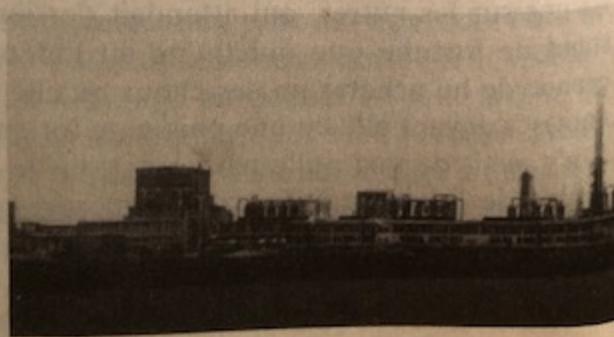


jusqu'à ce que, de très loin, leur sens vienne à ma rencontre et que j'aperçoive le tableau vivant de la reine des Roses et le petit garçon portant la traîne à ses côtés. Mais j'eus beau m'efforcer, ce soir-là et plus tard encore, je ne parvins pas à me voir dans le rôle. Je reconnaissais l'implantation inhabituelle des cheveux, dont les racines courent de travers sur le front, mais, sinon, tout en moi était effacé par le sentiment accablant qu'il s'agit

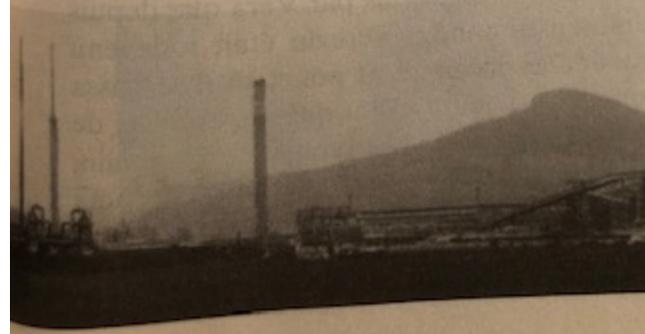
sait là d'un passé définitivement révolu. J'ai depuis étudié maintes fois cette photographie, le champ plat et nu où je me tiens et dont je ne puis me faire une idée de l'endroit où il se trouvait ; la vague tache sombre au-dessus de l'horizon, le halo clair et fantomatique au bord de la chevelure frisée du garçonnet, la mantille qui couvre le bras apparemment replié ou encore, comme il m'est arrivé de le penser, dit Austerlitz, cassé ou pris dans une attelle, les six gros boutons de nacre, l'extravagant chapeau à aigrette et même les plis des bas, j'ai examiné chaque détail sous le verre grossissant sans jamais découvrir le moindre indice. Toujours je me sentais percé par le regard interrogateur du page venu réclamer son dû et qui à présent, dans la grisaille du matin, sur ce champ vide, attendait que je relève le gant et conjure le malheur qui allait fondre sur lui. Ce soir-là, dans la Šporkova, lorsque Věra m'a présenté la photo de l'enfant chevalier, je n'ai pas eu la réaction que l'on aurait attendue, je n'ai pas été ému ni bouleversé, dit Austerlitz, mais muet et stupide, incapable de la moindre pensée. Et quand plus tard je songeais au page de cinq ans, c'est une panique blanche qui s'emparait de moi, et rien d'autre. Une fois, le rêve m'a fait retourner après une longue absence dans l'appartement pragois. Tous les meubles sont à leur place. Je sais que mes parents vont bientôt revenir de vacances et qu'il faut que je leur donne quelque chose d'important. Je

visagé par le regard du petit page de la reine des Roses. Le lendemain non plus, tandis que je roulais vers Terezín, je ne parvenais pas à me faire une idée de qui j'étais ou de ce que j'étais. Je me souviens que je fus pris d'une sorte de transe sur le quai de la sinistre gare de Vyšehrad, que les rails des deux côtés se perdaient à l'infini, que tout ce que je percevais était flou, puis que dans le train j'étais appuyé contre une fenêtre du couloir et regardais défiler les banlieues nord, les prairies de la Vltava, les pavillons et les villas sur l'autre rive. Ensuite j'ai vu au-delà du fleuve une immense carrière désaffectée, une foule de cerisiers en fleur, quelques localités dispersées et sinon rien que les étendues vides du pays de Bohême. Quand, au bout d'une heure à peu près, je suis descendu à Lovosice, j'ai cru que j'avais voyagé pendant des semaines, toujours vers l'est, en remontant toujours plus dans le temps. La place devant la gare était déserte, exception faite d'une paysanne vêtue de plusieurs manteaux enfilés les uns sur les autres, qui attendait derrière un stand de fortune que quelqu'un ait l'idée saugrenue de lui acheter un des choux qu'elle avait entassés devant elle en une puissante forteresse. Il n'y avait de taxi nulle part, aussi suis-je parti à pied de Lovosice à Terezín. À mesure qu'on s'éloigne de la ville, dont je n'ai pas gardé souvenir de l'aspect, dit Austerlitz, s'ouvre au nord un vaste panorama : au premier plan un champ

d'un vert acide, derrière un complexe pétrochimique déjà à demi dévoré par la rouille, dont les cheminées et les tours de refroidissement rejettent des nuages de vapeur blanche, vraisemblablement en continu depuis des années et des années. Plus loin, je vis les dômes des monts de Bohême, qui enserrent en amphithéâtre le bassin de Bohušovice et dont les plus hauts en cette froide matinée de grisaille disparaissaient sous le ciel bas. Je suivais la route rectiligne et épiais l'apparition de la forteresse qui ne devait pas se trouver à plus d'une heure et demie de marche. L'image que j'avais en tête était celle d'immenses installations dominant tout à la ronde mais Terezín, bien au contraire, est tapi si profondément dans la dépression humide au confluent de l'Eger et de l'Elbe que pas plus des collines de Leitmeritz que des alentours immédiats, ainsi que je l'ai lu plus tard, on n'en voit rien d'autre que le clocher et la cheminée de la brasserie. Les murailles



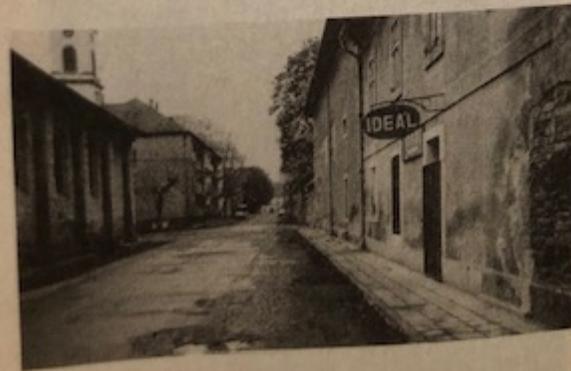
de briques érigées au XVIII<sup>e</sup> siècle sur un plan en étoile, sans nul doute par des serfs astreints à corvée, ne dépassent guère le niveau des champs environnants. De plus l'ancien glacis et les remparts herbeux ont été envahis au fil du temps par toutes sortes de plantes et de broussailles si bien que Terezín donne moins l'impression d'être une place forte qu'une ville camouflée, enfoncée déjà en grande partie dans le sol marécageux de la zone inondable. En tout cas, par





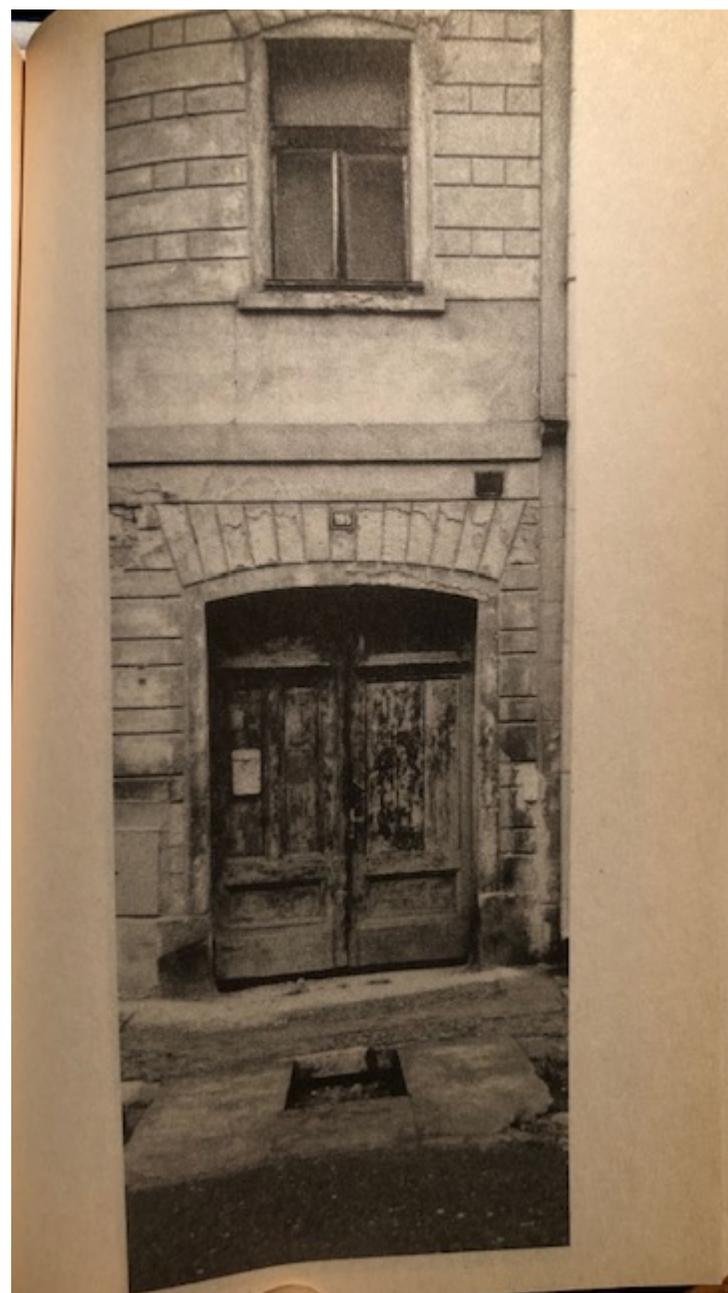
cette matinée froide et humide, tandis que venant de Lovosice je me dirigeais vers Terezín, je ne me suis pas douté jusqu'au dernier moment que j'avais presque atteint ma destination. Des érables et des châtaigniers noirs de pluie me masquaient encore la vue que j'étais déjà entre les murs des anciens bâtiments de la garnison et, quelques pas plus avant, je débouchai sur la place centrale bordée d'une double rangée d'arbres. Ce qui, en ce lieu, me frappa le plus, et que je n'arrive toujours pas à comprendre, ce fut d'emblée le vide. Je savais par Věra que depuis de nombreuses années Terezín était redevenu une commune ordinaire et pourtant il se passa bien un quart d'heure avant que j'aperçouve, de l'autre côté du carré, le premier être humain, une silhouette courbée qui avançait avec une infinie lenteur en s'appuyant sur une canne et qui pourtant, à peine avais-je détourné les yeux un instant, soudain avait disparu. Sinon, de toute

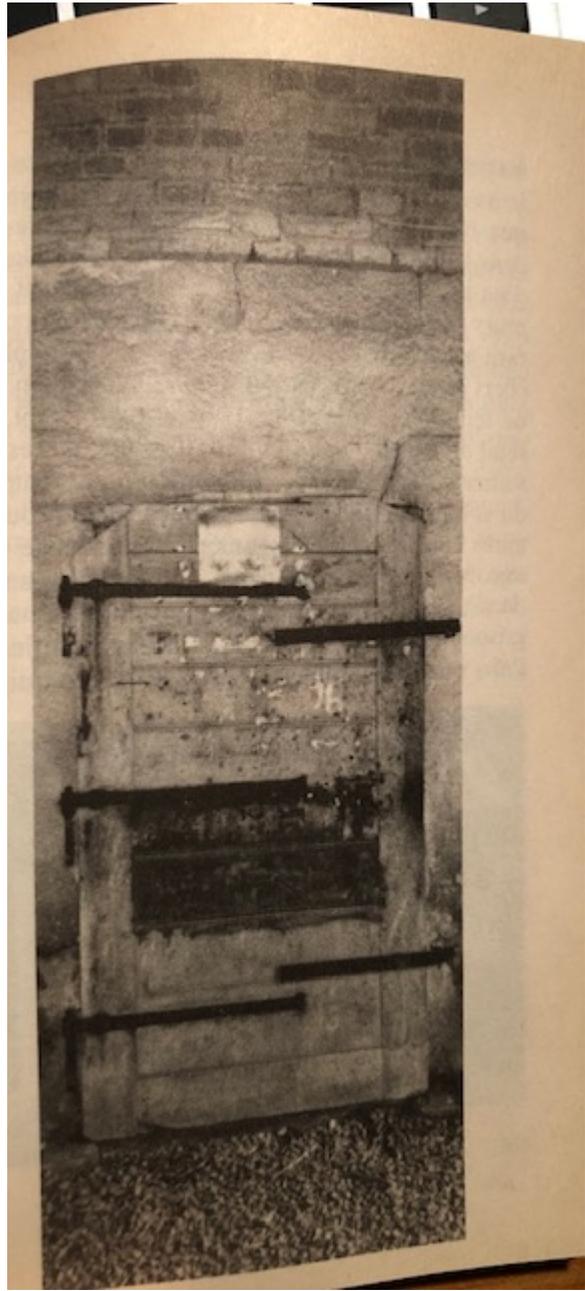
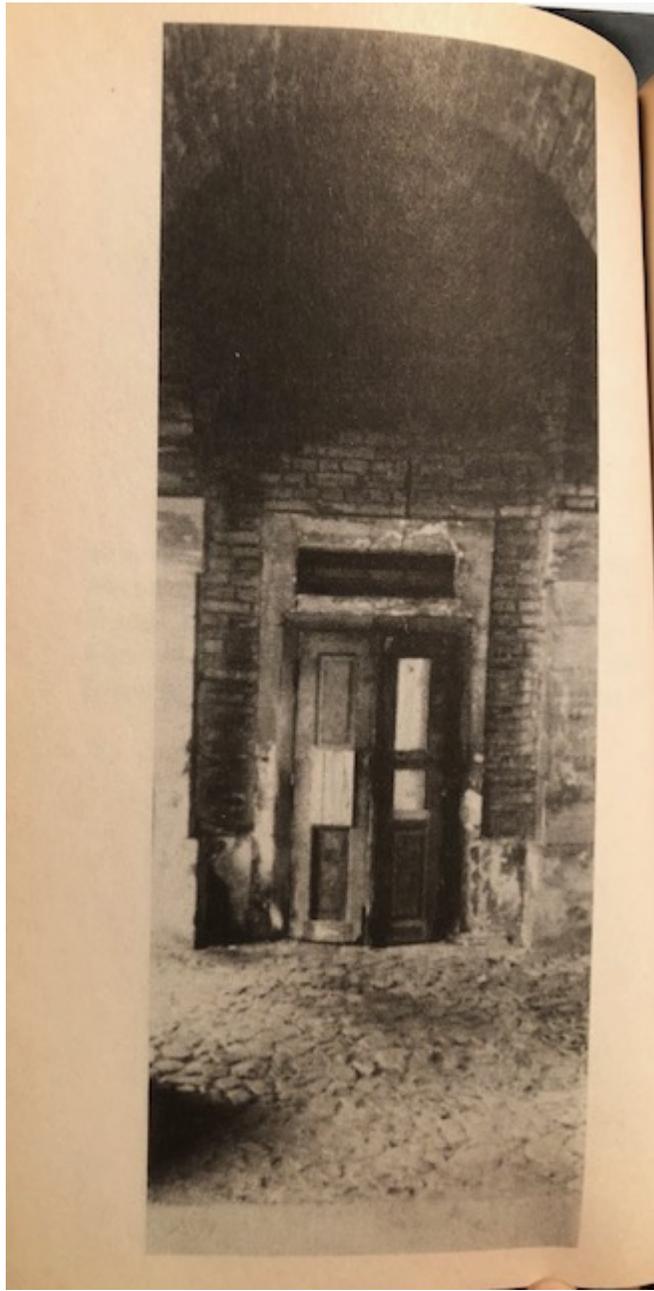
la matinée, je ne rencontraï personne d'autre dans les rues désertes et rectilignes de cette ville qu'un simple d'esprit en costume dépenaillé, qui croisa mon chemin sous les tilleuls du parc à la fontaine et à grand renfort de gesticulations me raconta, dans une sorte de bredouillis qui se voulait de l'allemand, je ne sais quelle histoire, avant de se volatiliser lui aussi, avec encore à la main le billet de cent couronnes que je lui avais donné, ni vu ni connu, pour reprendre l'expression, comme englouti par le sol qui le portait. Si la désolation de cette ville fortifiée, au quadrillage strictement géométrique rappelant *La Cité du Soleil* de Campanella, était déjà accablante, que dire de l'ostracisme des façades muettes, avec leurs fenêtres aveugles derrière lesquelles je ne vis nulle part, aussi souvent que je levai la tête, le moindre rideau bouger. Je ne pouvais pas concevoir, dit Austerlitz, que quelqu'un pût habiter dans ces maisons rébarbatives, ni encore





moins quel genre de personnes, bien que j'eusse remarqué dans les arrière-cours, alignés contre le mur, une multitude de seaux à ordures grossièrement numérotés à la peinture rouge. Mais le plus inquiétant c'étaient encore les portes et





les porches de Terezín, qui tous, comme je croyais le ressentir, proscrivaient l'accès de ténèbres dans lesquelles, songeai-je, plus rien ne bougeait d'un iota, si ce n'est que la chaux s'écaillait des murs et que les araignées tiraient leurs fils, couchés ou encore suspendues aux aguets au milieu de leurs pièges de soie. Tout dernièrement, au seuil de l'éveil, j'ai vu l'intérieur d'une de ces casernes de Terezín. Elle était entièrement remplie, du sol au plafond, des fines toiles tissées couche après couche par ces ingénieux animaux. Je sais encore que j'essayais dans mon demi-sommeil de retenir cette vision onirique faite de poudre grise qui parfois s'agitait au léger souffle de l'air, que je cherchais à reconnaître ce qui s'y

cachait mais qu'elle se dissipait et s'estompait derrière le souvenir, affleurant à ma conscience, des vitrines étincelantes de l'*Antikos Bazar*, sur le côté ouest de la place centrale, devant lesquelles j'étais longtemps resté en arrêt à l'heure de midi, dans l'espoir, demeuré vain, que quelqu'un viendrait ouvrir cette étrange boutique. Outre une minuscule épicerie, l'*Antikos Bazar* est, autant que j'aie pu le constater, à peu près le seul magasin de Terezín. Il occupe toute la façade d'une des plus grandes maisons et il est également, je crois, très profond. Il est vrai que je n'ai pu voir que ce qui était en étalage, certainement une infime partie du bric-à-brac amoncelé à l'intérieur. Mais même ces quelques natures mortes disposées à n'en pas douter de façon tout à fait

